

jour, et nous dormions ordinairement depuis neuf heures jusqu'à quatre heures. Or, ce soir-là, lorsque mes gens se réveillèrent, ils s'aperçurent que leurs armes, — fusils, pistolets, couteaux, — avaient disparu. Moi-même, je ne retrouvai plus mon couteau de chasse ; et si ma carabine m'était restée, je le devais probablement à la précaution que j'avais prise de la placer en travers, sous ma tête.

Nous ne pouvions expliquer cela que par le fait des voleurs, et nos soupçons se portèrent naturellement sur les habitants du village. Nous fouillâmes leurs maisons, nous les interrogeâmes, sans réussir à rien découvrir. Je ne voulus cependant point encore m'éloigner de Douléabad. J'envoyai trois de mes hommes à un village situé à quelques lieues de là, et qui possédait une garnison, avec ordre de rapporter les fusils des cipayes.

Le village, toute la nuit, fut plongé dans une profonde terreur. J'ignore si les tigres savaient que nous étions sans armes ; quoi qu'il en fût, ils firent un vacarme infernal ; et cependant j'eus beau sillonner les rues et les alentours, je n'en vis pas un.

Néanmoins j'avais fait une remarque ; et au jour, quand mes gens revinrent avec des armes, je convoquai tous les hommes du village, à qui je fis prendre des fourches, des piques ou des sabres, et derrière lesquels je plaçai mes compagnons. Alors, prenant la direction de la troupe, j'ordonnai la marche, jurant que je ferais tirer sur le premier Hindou qui reculerait.

Nous traversâmes des champs de moutarde et de riz, et nous arrivâmes à un bois magnifique d'arbres de haute venue, autour duquel j'espaçai mes gens, avec recommandation de veiller sans relâche. Ensuite plusieurs de mes hommes et moi, nous lançâmes des pierres dans les fourrés... Rien ne bougea. Nous rétrogradâmes et je prescrivis de tirer au hasard dans le bois. Nous fîmes trois décharges successives, et rien ne parut. Alors je commandai aux Hindous, d'une voix impérieuse, d'avancer et de pénétrer sous bois ; ils obéirent, bien qu'avec une répugnance extrême.

Nous n'apercevions toujours rien, et mes gens se demandaient dans quel but j'ordonnais ces manœuvres. Immobile sur un petit tertre je continuais d'examiner attentivement le bois et une partie des environs. Depuis quelques moments, mon regard se fixait plus particulièrement sur un bambou géant, dont la tête touffue dépassait la cime de tous les autres arbres.

A la fin, j'épaulai ma carabine, dirigeant les canons sur un endroit où, à travers le feuillage, j'avais cru apercevoir un objet opaque, de forme indéfinissable, mais tranchant sur le tronc du bambou. J'hésitai quelque temps, puis je tirai. Un bruit sourd retentit aussitôt ;

le feuillage de l'arbre s'agita légèrement, et l'attention de mes compagnons se porta tout entière de ce côté. J'allais redoubler, quand, soudain, la tête du bambou frémit de nouveau ; un corps fauve glissa rapidement le long de l'arbre géant et disparut sous bois.

“ Un tigre ! un tigre ! ” crièrent mes gens.

J'eusse pensé comme eux, si je ne me fusse souvenu que le tigre ne grimpe jamais sur les bambous, la peau extrêmement lisse de cet arbre agaçant ses griffes. Je n'en étais que plus curieux, naturellement, de savoir à quel animal nous avions affaire. Je prescrivis donc aux Hindous de cerner le bois, tandis que mes compagnons et moi nous nous précipitions à l'intérieur.

A peine avions-nous fait cent pas sous les arbres, que de formidables rugissements éclatèrent derrière nous, et nous jetèrent dans une profonde stupeur. Nous sortîmes immédiatement du bois, et nous vîmes nos Hindous fuyant à toutes jambes vers Douléabad, pendant que, du côté opposé, six tigres superbes gagnaient, au pas accéléré, la forêt voisine ; un septième les suivait à une faible distance, courant avec difficulté, et faisant les plus grands efforts pour ne point rester en arrière.

Quelque surprenant que fût ce spectacle nous ne perdîmes pas notre temps à rappeler les fuyards. Nous nous élançâmes vivement sur les traces des fauves ; mais, bien avant de pouvoir les tenir à portée du fusil, ils atteignirent les bois.

Sur le chemin qu'ils avaient parcouru, nous remarquâmes une large traînée de sang, laissée selon les apparences, par le retardataire, et nous la suivîmes jusqu'à la forêt, où notre étonnement fut sans bornes, à la vue d'une épaisse fourrure de tigre gisant sur le sol. Je ramassai la peau et je l'examinai ; elle était toute sanglante, spécialement à l'intérieur ; elle portait, un peu au-dessous du flanc, un trou tel que mes balles de cuivre pouvaient seules le faire.

Cette découverte fut pour moi un trait de lumière, et elle me livra la clef du mystère. L'ayant roulée, je la confiai à un de mes compagnons, avec ordre de la garder soigneusement. Ensuite, sans un mot de plus, je repris la route de Douléabad.

Dès que j'y fus de retour, je mis en réquisition les meilleures montures du bourg ; je sautai en selle avec mes six compagnons européens, et nous remontâmes à toute bride à l'est de Douléabad.

La nuit n'interrompit point notre course. Au lever du soleil, nous étions au pied de la montagne de Mothomouni, où nous nous arrê tâmes pour faire reposer nos bêtes et chercher de quoi déjeuner. Nous ne trouvâmes que de jeunes pousses de bambou, dont nous suçâmes